LETTRE

DE MONSIEUR ANTOINE

COLPORTEUR

A MONSIEUR

PARISIEN,

Grenadier-Royal, étant à l'Hôpital de Malines, au ſujet du Sieur ARROUET, dit VOLTAIRE, Hiſtoriographe & Poete de France.

AVERTISSEMENT.

Homo ſum, humani à me nihil aliénum puto.

JE ne prends aucune part aux démêlez du Sieur Voltaire, avec les Colporteurs de Paris. Humble & paiſible diſeur de Meſſes à la ſuite d'un Régiment, je ne connois ni cet Ecrivain ni ſes œuvres. Mais comme rien de ce qui touche l'humanité ne m'eſt indifférent, & que dans l'ordre de la Société tout doit intéreſſer l'homme & le Chrétien, je n'ai pû lire, ſans indignation, ce que le pauvre Antoine (quelqu'il ſoit) raconte avec une énergie ſi naive à ſon Couſin le Grenadier. C'eſt pourquoi tant pour l'intérêt de la vérité, que pour convertir le perſécteur, (s'il eſt capable de reſipiſcence) j'ai cru devoir rendre cette Lettre publique. Je proteſte qu'excepté l'ortographe qui étoit fort défectueuſe, il n'y a pas un iota de moi, & que je donne cet écrit, ſans la moindre altération, tel qu'il m'eſt tombé dans les mains.

LETTRE

DE

Monſieur ANTOINE, Colporteur, à Monſieur Pariſien, Grenadier-Royal, étant à l'Hôpital de Malines, au ſujet du Sieur ARROUET, dit VOLTAIRE, Hiſtoriographe & Poete de France.

MON COUSIN,

POUR répondre à l'honneur de la tienne, ſonge une autrefois à datter tes Lettres; je commence par te remercier des Nouvelles Militaires de la Guerre, que tu m'as mandées, très-curieuſes; & enſuite, je ſuis fâché de la jambe, que tu as laiſſée dans la tranchée d'Anvers. A cette jambe près, tu as très-bienfait de quitter le commerce pour les Armes: car outre que nous ne faiſons plus rien, ſi les Grenadiers Royaux ſe font écharper en Flandres, les Pandoures de la Po-

lice nous houſpillent ici diablement ; & nouvelles pour nouvelles, mon Couſin, j'aime mieux t'affranchir celle-ci, il faut que je te conte au long toute l'Hiſtoire.

Te ſouviens-tu d'une Relation ſur la Bataille de Fontenoy, faite en maniere de Poëſie que je t'ai fait lire cet hyver. Mon Dieu, qu'elle nous a valu de noyaux ! Auſſi dans ce tems-là nous avions, comme on dit, le Faiſeur dans notre manche. Tous les jours il retournoit ſa Piéce, & nous la revendions aux Badaux, qui, comme tu ſçais, mon pauvre Pariſien, ne ſe laſſent pas de voir cent fois la même choſe. Cette Piéce a valu à l'Auteur une Charge d'Hiſtoriographe de France, avec des Indulgences du Pape ; & la Charge d'Hiſtoriographe de France lui a valu celle d'Académicien dans l'Académie des beaux Eſprits Comme tout le monde veut avoir de l'Eſprit, & que ç'en eſt-là le Magazin ; tu penſes bien qu'une place comme celle-là ne ſe jette point à la tête. Or ce Monſieur Voltaire, dont nous parlons, après avoir, à ce qu'on dit, raté la ſienne pluſieurs fois, ſollicitoit de plus belle, & ſe mettoit en quatre pour l'attraper. Tandis qu'il remue tout Paris, un Rieur s'aviſe d'emboucher le Directeur de l'Académie, & lui fait tenir un Diſcours plein d'amphigouris, adreſſé juſtement à notre homme. Quoique toutes vérités ne ſoient pas bonnes à dire, un autre auroit pris le parti d'avaler doucement la pilule, ſans réveiller le chat qui dort. Que fait ledit Voltaire ? La tête lui tourne, il met toute la Pouſſe en Campagne, il remplit tout d'Eſpions & d'Archers ; il empriſonne à tort à travers. Je l'ai vû, pour gagner ſon argent, remoucher lui-même la Bienvenu, & il étoit chez Monſieur Prault le fils, c'eſt-à-dire preſqu'à ſa porte, quand elle fut priſe. Mais apprend la trahiſon la plus lâche, le

trait le plus odieux, le plus noir, auſſi le plus bas dont il y ait d'exemple. Tu connois bien FELISOT, un de nos Confréres. Le pauvre Diable, depuis quelque tems fourniſſoit Voltaire. Celui-ci, le plus vilain des hommes, lui promet des monts d'or, pour lui apporter tout ce qui pouvoit reſter d'Exemplaires du Diſcours en queſtion. Feliſot, non plus que moi n'haït point l'argent; il trouve un coup à faire, & il fait ſi bien qu'il ramaſſe environ ſept cens Exemplaires de ce même & propre Diſcours. On dit qu'il les fit imprimer lui-même, ce qui gâteroit un peu ſon hiſtoire. Mais à ſuppoſer le fait véritable, l'action du Sieur Voltaire n'en eſt pas plus belle: Ecoute le reſte. Feliſot étant venu lui annoncer ſa découverte, il fut convenu que le lendemain il apporteroit toute l'Edition, & que ſon argent lui ſeroit compté. Moi qui connois le Pélerin, je l'aurois fait attendre ſous l'orme. Mais mon ſot va ſe brûler à la chandelle.

Le Sieur Voltaire, dans le deſſein de faire un bon coup de filet en retirant leſdits Exemplaires, ſans bourſe délier, fait cacher la Pouſſe chez lui, & remplit ſa maiſon d'Happechairs. Feliſot en pleine confiance ne manque point de venir au jour dit chez ledit Voltaire: il eſt gobé ſur le champ, & pris ce qu'on appelle la main dans le ſac; ledit Voltaire, comme tout le monde dit, ſervant en même tems de Dénonciateur, d'Eſpion, de Mouche, & preſque d'Archer. De-là Feliſot eſt conduit à Bicêtre, où il eſt encore, & Dieu ſçache quand il en ſortira.

Le Sieur Voltaire ne s'en tient pas-là. Tu ſçais que c'eſt ce pauvre Joſſe qui s'eſt fait caſſer de Maîtriſe pour avoir imprimé *ſes Lettres Philoſophiques*; par reconnoiſſance de s'être perdu pour lui, il l'a fait mettre aujourd'hui dans le Caſtu, ſur de ſimples ſoupçons;

539

& voilà la récompenſe qu'il nous donne pour tous les riſques que nous avons courus à vendre & débiter ſes Ouvrages. Comme leſdites *Lettres Philoſophiques* qui ont fait pincer tant de nos Camarades, tandis qu'il ſe gobergeoit à Cirey, & qu'on les brûloit au Parlement; ſon *Epitre à Uranie*, dont je ſçai bien qu'il n'eſt pas l'Auteur, mais qu'il a revûe & corrigée; ſon Poëme impie ſur la *Pucelle d'Orléans*, qui m'a valu trois mois de Bicêtre, pour en avoir vendu des lambeaux manuſcrits à un Penſionnaire de la Police; ſa vilaine *Tragédie de Mahomet*, ſur laquelle j'ai perdu plus de quatre Louis pour m'en être chargé de deux cens Exemplaires.

Auſſi quoiqu'il ait promis un Sonnet à Meſſieurs les Imprimeurs & Libraires, ils ſont tous ſoulevés contre lui. Il eſt bienheureux que Meſſieurs Prault pere & fils veulent bien ſe charger de ſes drogues. Car je connois vingt des meilleurs Libraires qui ne veulent ſe charger ni pour ni contre, & qui préfereroient, faut-il dire, la pratique du Grand-Thomas à la ſienne. Et de vrai il y a t il de la ſûreté à ſe mêler de ſes Ouvrages! Travaillez pour ſa gloire, & à multiplier les éditions de ſes Ouvrages, comme il en veut ſeul tirer le profit, il vous fait auſſi-tôt claquemurer, comme il a fait à Meſſieurs Didot & Barois. On diroit qu'il cherche à ſe vanger ſur nous de tous les mauvais quarts d'heure qu'il a paſſez autrefois, ſoit à la Baſtille, ſoit dans ſes voyages forcez en Champagne & ailleurs. De plus, tout le monde, entre-nous, trouve qu'il baiſſe bien, & qu'il ne fait plus rien qui vaille. Je ne m'y connois pas: Mais toutes mes pratiques, quand je leurs porte du Voltaire, me le jettent au nez, & me diſent: *Ne veux tu pas lui faire quitter ſa phiſique, où il n'entend rien, & lui faire faire de meilleurs vers.* De fait,

pourquoi se mêle t-il de tant de métiers ? Et puis pour l'achever de peindre, au lieu de s'occuper utilement dans son cabinet, il est tous les jours sur le dos de Monsieur Marville pour faire emprisonner le monde. *Il lui faudroit un Lieutenant de Police pour lui seul.* Au lieu de voir bonne compagnie & d'honnêtes gens, il ne voit plus que des Exempts & autre racaille avec lesquels il n'y a rien de bon à apprendre. Tous les jours ils viennent à l'ordre chez lui, & l'autre jour un de mes Confreres qui lui apportoit une Brochure, vit entrer un de ces coquins, qui lui demanda, MONSEIGNEUR, *y a t-il quelqu'un à prendre aujourd'hui ?* — 595

Je te laisse à penser, mon Cousin, si jamais Ministre d'Etat (car on a écrit contre les Ministres) a fait dans Paris autant de fracas que Monsieur l'Historiographe, & comme j'ai entendu dire à des gens de Robe, *il est étonnant qu'un ministere aussi sage que le nôtre se livre à la passion d'un particulier tel que Voltaire. N'est-ce pas-là,* disent-ils, *un personnage bien important, pour troubler en sa faveur le Commerce, & harceler toute la Librairie. Que n'imitoit-il la modération dont il a tant d'exemples, dans la Compagnie où il vient d'entrer. Il a tant écrit contre les autres. Comment n'a-t-il pas traité le pauvre Rousseau qui fut son Maître, & qui le sera toujours ? Comment a-t-il habillé l'Abbé des Fontaines qui, à la vérité, lui a bien rendu.*

Médisant qui se plaint des Brocards qu'il essuye.

Voilà ce que j'entends tous les jours. Heureusement que je n'ai point encore tombé sous sa patte,

& que je me conduits de façon à ne craindre ni lui ni ſes Alguaſils.

Si ma Lettre étoit un peu mieux bâtie, je te chargerois bien de la faire imprimer en quelque endroit du pays conquis, où ſes Emiſſaires n'auroient pas beau jeu à fourrer leur nez. Mais en attendant que quelqu'un veuille lui rendre ce ſervice, ne te fait faute d'en donner des Copies à tous les Curieux qui t'en demanderont.

Excuſe la longueur de ma Lettre; tu ſçais que je ſuis un peu babillard, & d'ailleurs c'eſt l'état du métier.

Ma Femme & ton Filleau t'embraſſent, & moi qui ai l'honneur d'être,

MON CHER COUSIN,

Ton bon Ami & Couſin.
ANTOINE.